

## Essai

François Lavallée, Gérald Baril, Patrick Guay, Yvon Poulin et Jean-Paul Beaumier

Numéro 157, hiver 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92408ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavallée, F., Baril, G., Guay, P., Poulin, Y. & Beaumier, J.-P. (2020). Compte rendu de [Essai]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (157), 56–60.

**Hope Jahren**

**LA FILLE QUI AIMAIT LES SCIENCES**

*UNE HISTOIRE D'ARBRES ET DE VIE*

Trad. de l'américain par Lucile Débrosse

Flammarion Québec, Montréal, 2019, 408 p. ; 29,95 \$

Très tôt dans sa vie, Hope Jahren a su que les laboratoires seraient les endroits où elle voulait passer sa vie. (En anglais, son ouvrage s'intitule d'ailleurs *Lab Girl*).



La révélation de sa vocation, elle l'a eue dans les années 1970 (elle est née en 1969) quand son père l'amenait dans les labos du collège d'une petite ville du Minnesota où il enseignait les sciences. Plus tard, elle dira même : « Parce que le monde ne peut entrer dans mon labo, il est devenu l'endroit où je peux être moi-même », témoignant ainsi d'un malaise avec ce qui n'est pas la science.

C'est peu dire que Jahren aime la botanique. Elle fait pratiquement corps avec elle. Souvent dans les colloques, quand on lui demande l'objet de ses recherches, elle répond qu'elle veut comprendre « ce que c'est d'être une plante ». Tout son livre se lit comme l'histoire de cette quête. Nous ne sommes donc pas ici dans le registre de l'intime et du personnel mais dans celui de la science. De sa vie privée nous saurons peu de choses. Une famille où l'on se parlait peu, un parcours scolaire brillant avec, à la clé, un doctorat décroché à 25 ans à Berkeley, une bipolarité qui l'a déjà conduite jusqu'à l'internement, un mariage et une maternité heureuse, voilà à peu près tout ce qu'on saura de la femme.

Là où elle se livre plus longuement, c'est quand elle parle de sa relation professionnelle avec Bill Hagopian, entré dans sa vie à la fin de ses études et qui, depuis, ne l'a plus quittée. Plus que des collaborateurs, ils sont devenus fusionnels. « L'essentiel, c'est Bill et moi, et ce que nous pouvons faire ensemble », confesse-t-elle. Plus loin, elle ajoute : « Je suis une femme et une mère heureuse, et Bill [est] une sorte de préalable à tout ça, un frère dont je ne me séparerai jamais ».

Moitié mémoires, moitié livre de science, *La fille qui aimait les sciences* alterne les chapitres sur ces deux pôles. Dans certains, l'auteure évoque la vie de laboratoire : la chasse aux équipements (jusqu'au chapardage), la course aux subventions, les heures de travail impossibles, les repas sacrifiés au travail, etc. À d'autres moments, elle témoigne de son émerveillement devant certains phénomènes de la nature : la surfusion qui permet à l'eau de rester liquide à des températures de -40°, empêchant ainsi les arbres de geler l'hiver ; le bruit perceptible que font les

épis au moment de leur pic de croissance ; la possibilité qu'ont les saules de communiquer entre eux grâce à des composés organiques volatils ; la nature strictement sexuelle du champignon ou encore l'aptitude d'un arbre à se souvenir réellement de son enfance. Dans la nature, les objets d'émerveillement sont pour elle infinis.

Tout ça fait de l'essai de Hope Jahren un livre passionnant, servi par une écriture d'une grande limpidité et d'une grande accessibilité, souvent même portée par un souffle poétique. Ainsi, parlant de l'étude des anneaux de croissance des arbres, elle écrit : « Pour peu que l'on sache l'écouter, chaque anneau raconte la pluie, le vent et l'aube se levant chaque matin », manière de nous rappeler que le monde qui nous entoure murmure une histoire bien plus riche qu'il n'y paraît et dont on n'a pas fini d'explorer tous les méandres. Un livre remarquable à tous égards.

Yvon Poulin

**Dan Jones et Marina Amaral**

**LA COULEUR DU TEMPS**

*NOUVELLE HISTOIRE DU MONDE EN COULEURS 1850-1960*

Trad. de l'anglais par Clotilde Meyer et Lucie Modde

Flammarion Québec, Montréal, 2019, 431 p. ; 49,95 \$

Depuis l'invention du daguerréotype en 1839, la photographie est considérée comme un document d'archives à part entière. Pendant un siècle, elle allait presque exclusivement être en noir et blanc.



« [Notre] livre souhaite rendre son éclat à un monde 'délavé' », écrivent les auteurs dans la préface de *La couleur du temps*. Leur projet : rafraîchir notre regard sur l'Histoire en restituant leurs couleurs aux images du passé. Dan Jones, historien britannique, et Marina Amaral, illustratrice brésilienne, y revisitent un peu plus d'un siècle d'histoire, depuis la guerre

de Crimée jusqu'à la guerre froide, depuis l'âge de la vapeur jusqu'à celui de la conquête spatiale, depuis l'ère des empires jusqu'à celle des superpuissances.

Après l'examen de quelque 10 000 photos, le choix des images retenues par les auteurs a obéi à deux principes : balayer les continents et les cultures, mêler le célèbre et le méconnu. Au total, l'ouvrage compte 200 reproductions de photos qui, à part une dizaine d'entre elles, ont toutes été tirées du fond de l'agence Getty Images. Les photos sélectionnées sont regroupées en onze chapitres, couvrant chacun une décennie résumée en une expression : l'âge des empires (1850), l'âge des insurrections (1860), l'âge des merveilles (1880), etc. Chaque

décennie est illustrée par des portraits de personnalités du temps et par des scènes d'époque (guerres, catastrophes naturelles, famines, manifestations populaires, etc.).

Ces photos ne sont pas toutes inédites. Certaines ont même fait l'objet de plusieurs reproductions dans d'autres publications (la photo des morts de la Commune de Paris en 1870 ou l'incendie du zeppelin Hindenburg en 1937, par exemple, ou encore les portraits connus de Darwin, Einstein ou Hitler). Toutefois, la majorité apporte un témoignage moins répétitif sur l'Histoire.

À signaler – car ce n'est pas souvent la coutume dans ce genre d'ouvrage – les photos sont accompagnées de commentaires très substantiels où Dan Jones, fin vulgarisateur, restitue avec un art consommé de la synthèse à la fois l'enchaînement des événements et l'esprit du temps auxquels renvoient les images. Il réussit même le petit tour de force de faire résonner entre elles des images qui, à première vue, sont sans lien. Pour cette raison et pour le remarquable travail de mise en couleurs, *La couleur du temps* est un livre à lire autant qu'à regarder.

Yvon Poulin

**Stanley Péan**

**DE PRÉFÉRENCE LA NUIT**

Boréal, Montréal, 2019, 263 p. ; 27,95 \$

L'animateur de l'émission radiophonique *Quand le jazz est là*, diffusée à Radio-Canada, publie un recueil de textes aux allures de déambulation littéraire autour du jazz.



Il y est question, bien sûr, de cette envoûtante musique, mais aussi de cinéma, de littérature, de parcours singuliers de musiciens, de même que des liens entre le jazz et l'histoire des Afro-Américains.

La préface est de Gilles Archambault. Normal, puisque ce dernier, lui aussi littéraire et passionné de note bleue, a longtemps animé sur les ondes de la radio d'État l'émission *Jazz soliloque*. Avant cela, on se demande même si le jazz avait été inventé. Depuis un

peu plus de dix ans toutefois, l'homme du jazz à Radio-Canada se nomme Stanley Péan.

*De préférence la nuit* s'intéresse à plusieurs musiciens emblématiques, notamment les Miles Davis, John Coltrane, Chet Baker et compagnie. Il s'attache aussi à quelques personnalités moins connues. Parmi ceux-ci, Shelton Brooks, auteur-compositeur afro-canadien, est introduit dans l'essai

par le biais de *La nausée* de Jean-Paul Sartre. En effet, le protagoniste du roman de Sartre, Roquentin, est obsédé par la chanson « Some of These Days », un standard vraisemblablement interprété à l'époque par une vedette blanche. Or, Sartre aurait commis une interversion en imaginant pour son récit un compositeur blanc et une chanteuse noire. Faute involontaire pour certains, mais à l'endroit de laquelle Péan ne cache pas un certain agacement. Autre figure mise en lumière dans l'essai, un certain Bix Beiderbecke, « seul rival sérieux du grand Louis Armstrong », selon Péan. Le chapitre consacré à ce cornettiste mort prématurément est également prétexte à discourir sur la littérature et le cinéma, vu les œuvres inspirées de la biographie du musicien, en particulier le roman *Young Man with a Horn*, de Dorothy Baker. Dans le même chapitre, on trouve une référence tout à fait incongrue et désopilante au chroniqueur (aucunement spécialisé en musique) Richard Martineau : « [...] l'opportuniste chanteur de la droite et de l'individualisme forcené qui sévit sur toutes les tribunes médiatiques qui lui sont offertes ». À n'en pas douter, Stanley Péan a bénéficié d'une carte blanche de la part de l'inénarrable Robert Lévesque, directeur de la collection « Liberté grande » chez Boréal.

Étant donné l'approche musarde privilégiée dans l'essai, certains sujets seront nécessairement négligés. Par exemple, l'immense Thelonious Monk n'y est présent que par la citation d'une formule lapidaire, selon laquelle il faut s'assurer, avant de jouer une note, « que celle-ci est véritablement préférable au silence ». Une thématique est toutefois explorée plus systématiquement, soit celle des liens entre le jazz et l'histoire afro-américaine, à laquelle sont consacrés quatre chapitres. On y apprend entre autres que l'interprétation de « Strange Fruit », dont le texte évoque les cadavres noirs se balançant au bout de cordes dans le sud des États-Unis, fut une manière pour Billie Holiday d'exprimer un engagement profond pour la cause des Noirs, bien que la chanson soit l'œuvre d'un Blanc.

Stanley Péan précise dans son introduction connaître la mise en garde de Miles Davis, selon laquelle on n'a pas à écrire sur la musique puisqu'elle « parle pour elle-même ». Mais *De préférence la nuit* n'est surtout pas une redondance. Il apporte un supplément au plaisir de l'écoute.

Gérald Baril

**Gérald Gaudet**

**ÉCRIRE, AIMER, PENSER**

*ENTRETIENS SUR L'ESSAI ET LA CRÉATION LITTÉRAIRES*

Nota bene, Montréal, 2019, 267 p. ; 24,95 \$

Ici encore, après François Ricard, Gérald Gaudet et quelques auteurs s'inquiètent de la disparition progressive de l'essai littéraire. Décidément. Puisqu'il s'en va, parlons-en.

L'essai littéraire s'en irait tranquillement. Ou alors il se transforme, incapable de tenir en place. C'est que, voilà : « L'essai n'est pas un genre, il est un transgenre ». Cette formule initiale



veut surprendre, bien sûr, en s'inscrivant (ironiquement?) dans le discours social actuel. L'essai traverse les genres et il en est traversé, nous dit encore Gaudet en introduction.

Gaudet s'entretient avec quelques essayistes significatifs dans une volonté de refaire avec eux leur parcours critique. Au passage il sonde des états d'âme. Pour commencer, il reprend certaines confidences d'écrivains parues ailleurs : l'entretien avec Pierre Vadeboncoeur date de 1987, les propos de Jacques

Brault sont de 1986, comme ceux de Madeleine Gagnon – ces trois essayistes nous transmettent « un héritage fondateur », le leur aussi bien que celui de leurs rares prédécesseurs. Un saut dans le temps nous conduit aux entretiens de 2017 et 2018.

Dans tous ces échanges, il est question d'essai mais aussi de poésie, de roman, du journal et du carnet, ou de leur mélange. Ni traité ni thèse, forme aux contours flous, l'essai littéraire se situe plus exactement dans ce contour même qui informe la littérature, là où ça joue, là où le cadre et les contraintes bougent, tout à l'opposé d'une forme figée. L'essai résiste à la théorie, suggère François Dumont. Il en sait quelque chose, lui qui le pratique et l'étudie depuis plus de vingt ans. Ses propos sont éclairants. Comme le sont ceux de Nicolas Lévesque, de Robert Lalonde ou de Louise Dupré. Avec Étienne Beaulieu, on entre dans l'arrière-boutique : il nous explique comment Jean Barbe, chez Leméac, trouvait incompréhensible un roman manuscrit de Beaulieu, comment le travail éditorial, au fond, se fait souvent vers le connu, vers une clarté qui correspond aux attentes immédiates d'un lectorat. Si l'essai et le roman ont des contours mous, on ne peut pas en dire autant des éditeurs, parfois frileux devant la vraie nouveauté, qu'ils prétendent pourtant rechercher. Pour Beaulieu, la psychologie et une conception figée de la psychologie individuelle sont l'ennemi de la littérature.

On trouve ici des lieux communs qu'il est bon de se rappeler, de ces évidences qu'on remet en question, avec les auteurs, et qui nous forcent à nous interroger. Par exemple, Madeleine Gagnon nous rappelle combien l'inutilité de la littérature (la fiction) la rend absolument nécessaire. Elle le fait par le biais de touchantes remarques sur son père et son rapport au savoir. Autre exemple : il y a une fiction dans l'essai, selon Nicolas Lévesque, une mise en scène et un dispositif fictif y figurent une sorte de théâtre des idées. Enfin, si Suzanne Jacob dit *violence* là où Lalonde dit *tragique*, leurs points de vue s'apparentent. Au Québec, nous ne savons plus que nous distraire : télé, jeux vidéo, antidépresseurs, la saine vie de l'esprit se raréfie. Mais l'essai, cette « aventure à haut risque », selon Monique LaRue,

l'essai nous y ramène à travers ses explorations et le risque de la pensée libre.

On trouve ici des perspectives toniques, mais aussi, par endroits, un peu de charabia. Qu'est-ce qu'on peut faire de l'appréciation suivante ? Lisez pour vous-même : « [...] le cosmos souvent est un non-sens. Et c'est là pour moi qu'est le sens, dans ce plus de contradiction entre un être qui se reconnaît et qui se connaît à travers cette reconnaissance comme éminemment mortelle, mais cette reconnaissance n'est possible et n'est accentuée que parce que cet être est aussi vivant. Un peu comme le désir est une façon de rendre viable le non-désir qui est probablement le fond de la question ». Ça, pour moi, toute admiration pour Jacques Brault mise à part, ça frôle le charabia.

Heureusement, l'essai aime penser clairement. J'insiste, *Écrire, aimer, penser* renferme plus de lumière que de brouillard.

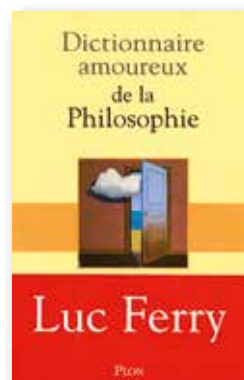
Patrick Guay

Luc Ferry

**DICTIONNAIRE AMOUREUX DE LA PHILOSOPHIE**

Plon, Paris, 2018, 1494 p. ; 54,95 \$

Voilà un volumineux florilège des objets philosophiques affectionnés par l'essayiste, qui fut par ailleurs ministre français de l'Éducation nationale de 2002 à 2004.



De l'« Absolu » au « Vin », Luc Ferry actualise les idées phares de ses publications antérieures, en y ajoutant ici et là quelques commentaires plus spontanés qui contribuent à alléger le ton de l'ouvrage. Les 260 entrées du dictionnaire abordent une grande variété de questions, des plus conceptuelles aux plus triviales. Ainsi, à la lettre « A », l'article « Altruisme » propose une réflexion sur le souci de l'autre, pouvant être conçu comme prolongement

de l'égoïsme, mais également comme effet d'une rupture avec la tendance naturelle à tout ramener à soi. En comparaison, l'article « Automobile », où l'auteur affiche sa nostalgie d'une passion, est d'une portée, disons, moins universelle.

Luc Ferry le philosophe étant doublé d'un homme politique, ses écrits accordent une place de choix aux fondements et aux orientations de la vie en société. Si l'essayiste a su au cours des trois dernières décennies poser un regard éclairant sur plusieurs phénomènes sociaux et politiques contemporains, il semble de plus en plus obnubilé par sa croyance en la supériorité définitive du monde des « démocraties libérales ».



La tangente suivie par Ferry en philosophie politique l'amène à reprendre à son compte, dans l'article « Fin de l'histoire », la thèse de Francis Fukuyama élevant les régimes de démocratie libérale au stade ultime de l'évolution. L'exercice intellectuel se révèle ici plutôt indigent, le philosophe appuyant son raisonnement sur l'étonnante prémisse d'un alliage indissociable entre capitalisme et démocratie. Ainsi, dépasser le capitalisme aurait pour conséquence inévitable de nous priver de cette perfection que constitue la démocratie telle que nous la connaissons. Une telle conclusion contredit d'ailleurs l'article « Animalité et humanité », où Ferry fait sien la notion de liberté chez Jean-Jacques Rousseau, soit la capacité de perfectionnement de l'humanité, tant individuelle que collective : « [...] les sociétés humaines sont plongées dans une logique de changement incessant qui tient au fait que l'humain est liberté, écart par rapport à la nature ».

Dans « Capitalisme et communisme », on lit à propos de Marx : « Autant la conclusion du raisonnement me paraît fautive [...], autant le point de départ de l'analyse est intéressant ». Ferry (il n'est en cela aucunement original) se réfère aux idées de Marx pour définir le capitalisme, mais se base sur les dérives autoritaires et antidémocratiques des régimes marxistes pour juger du programme politique découlant du *Capital*. On retrouvera dans de nombreuses entrées divers arguments à la défense du capitalisme. Notamment, dans « Argent », le lieu commun selon lequel « pour redistribuer des richesses grâce à l'État providence, il vaut mieux d'abord les avoir produites grâce au système capitaliste ».

Ferry résume pour une bonne part, dans l'article « Écologie », le propos élaboré dans son essai *Le nouvel ordre écologique* (1992), lequel dénonçait les dérives antihumanistes d'une certaine « écologie profonde », notamment le projet d'accorder des droits aux animaux sensibles. L'actualisation du thème prend toutefois ici une drôle de tournure. L'essayiste amalgame désormais en une mouvance indifférenciée les prétendus écologistes qui semblent vouloir en finir avec l'espèce humaine sur Terre et les militants anticapitalistes. Ferry ose même avancer en conclusion que la crise environnementale se réglera « en accentuant la croissance et la consommation ». Le même discours se retrouve, de manière redondante, dans plusieurs autres entrées, notamment « Animal », « Biosphère », « Décroissance » et « Nazisme et écologie ».

D'autres articles s'avèrent plus intéressants à mes yeux. Dans « Islam, islamisme, islamophobie et islamonazisme », l'usage du terme « islamophobie » est critiqué, en tant que manœuvre idéologique des islamistes visant à confondre le racisme et la critique de l'aliénation religieuse. « Nation et nationalisme » défend la position selon laquelle « l'idée moderne de nation [...] désigne tout à la fois une identité culturelle particulière et une prétention à l'universalité ». Finalement, sous « Philosophie », Ferry donne une définition de la discipline qui, au-delà d'une pratique de réflexion par soi-même, constituerait une « doctrine du salut sans Dieu, une 'spiritualité laïque' ». L'article

rejoint, d'une certaine façon, le propos de l'essai *L'homme-dieu ou le sens de la vie* (1996). Il contient des arguments essentiels justifiant d'accorder une place beaucoup plus centrale à la philosophie dans les parcours scolaires si nous voulons qu'ils produisent de meilleurs citoyens.

Il faut savoir gré à Luc Ferry de défendre, depuis *La pensée 68* (1985), l'humanisme, la démocratie et la laïcité. Mais il faut également se méfier de sa propension à rejeter dans l'antihumanisme toute tentative de sortir du cadre socioéconomique mondialisé.

Gérald Baril

**Camille Lapointe, Allison Bain et Réginald Auger**  
**LE SITE ARCHÉOLOGIQUE DU PALAIS DE L'INTENDANT**  
**À QUÉBEC**

*PLUS DE 35 ANNÉES DE DÉCOUVERTES*

Septentrion, Québec, 2019, 184 p. ; 34,95 \$

À deux pas de la gare du Palais, dans la basse-ville de Québec, se trouve un quadrilatère qui passe généralement inaperçu, aussi bien pour les touristes que pour les autochtones.



C'est pourtant là que se dressait en Nouvelle-France le palais de l'intendant, haut lieu du pouvoir administratif, géographiquement situé au cœur de l'activité industrielle et commerciale de la colonie, et faisant pendant au palais du gouverneur qui, lui, se trouvait sur le cap, à l'emplacement actuel du château Frontenac.

De 1982 à 2016, ce site a servi de chantier-école aux étudiants en archéologie de

l'Université Laval. Ce livre fait état du bilan.

C'est donc à la fois une initiation à l'archéologie et un plongeon dans le passé de la ville de Québec (en tant que telle, mais aussi en tant que berceau du Canada) que ce livre abondamment illustré nous offre en cadeau. Précisons que le palais de l'intendant est loin d'être le seul objet d'étude du périmètre. En effet, avant celui-ci, c'est la brasserie artisanale de Jean-Talon qui a occupé le site (1665-1675) et après, clin d'œil de l'histoire, ce sera la brasserie industrielle de la Boswell (1852-1968), surtout connue pour sa bière Dow.

L'ouvrage nous montre une à une les techniques captivantes des archéologues, de l'archéobotanique à la xylogie en passant par l'archéoentomologie et la zooarchéologie... En effet, il s'agit non seulement de recoller de la vaisselle en mille morceaux et d'identifier des pièces de monnaie, des boutons, des vestiges d'armes à feu et des bijoux, mais aussi de reconstituer les modes de vie, les procédés techniques, le commerce,

l'environnement naturel et l'alimentation de nos ancêtres à partir de détails aussi infimes qu'un bout de bois ou la carcasse d'un coléoptère de quelques millimètres trouvé dans l'ancienne boulangerie des magasins du roy... ou dans les latrines du palais.

L'intérêt du livre réside dans la précision avec laquelle il exhibe toute la richesse de ces techniques sans nous étourdir, et en prenant bien soin au contraire de nous tracer carrément une histoire cohérente de la colonie, des premiers temps de l'occupation anglaise et du Québec de l'industrialisation jusqu'au milieu de XX<sup>e</sup> siècle comme si on y était, avec force plans, dessins et photos qui satisferont les esprits les plus curieux.

On ne saurait conclure cette recension sans saluer la prévenance des concepteurs de la maquette, qui ont veillé à ce que chaque double page soit autonome, ce qui permet au lecteur de lire à son aise les nombreux encadrés et les légendes détaillées des illustrations sans devoir constamment se demander où arrêter la lecture du texte principal. C'est à ce genre de détail qu'on reconnaît un éditeur qui connaît son métier.

François Lavallée

### Morgan Le Thiec

#### DICTIONNAIRE MÉLANCOLIQUE DE MON EXIL

Pleine lune, Lachine, 2019, 166 p. ; 21,95 \$

L'exil a toujours été source d'inspiration pour les écrivains. Anne Hébert, Mavis Gallant, Gabrielle Roy en ont fait le socle de leur œuvre, pour ne nommer qu'elles.



Volontaire ou imposé, l'éloignement permet de poser un regard autre sur ce qu'on laisse derrière soi. Quel rôle joue-t-il alors dans notre imaginaire ? Nous libère-t-il ou nous enchaîne-t-il à des souvenirs que nous voulons préserver tout en sachant que la distance et le temps qui passe transforment tout ? Demeurent les mots qu'à notre tour nous interrogeons pour mieux comprendre ce qu'il en est.

D'origine bretonne, Morgan Le Thiec a publié à ce jour deux recueils de nouvelles et un roman. Installée à Montréal depuis près de quinze ans, où elle est chargée de cours à l'UQAM, elle met en question cette fois les multiples facettes des raisons qui l'ont poussée à adopter un nouveau pays, à sonder à la fois les

pertes et les gains liés à l'exil, à tracer, pourrait-on dire, la nouvelle carte de vie qui se déploie dans les lieux qu'elle a choisis pour fonder une famille, travailler, en un mot, s'inscrire dans une nouvelle vie. Si des raisons professionnelles ont pu être le déclencheur d'un tel processus, ce qu'il entraîne et remue à sa suite est plus complexe que ce que peut laisser entrevoir un départ, aussi volontaire et désiré soit-il. Davantage que le simple récit d'un éloignement enrichi de souvenirs de lieux et de personnes qui ont marqué le premier cercle de vie, il s'agit ici d'un exercice de réappropriation : « Dans ce *Dictionnaire mélancolique de mon exil*, je ne raconte pas mon exil. Je partage une certaine construction discursive de mon expérience. Je reconstruis mon histoire ».

Il n'est pas anodin que cet exercice de reconstruction prenne appui sur la disparition du premier socle de nos existences : la maison familiale. Apprendre par courriel qu'elle a été rasée contribue sans doute à rappeler le caractère éphémère de toute chose en ce monde. Et n'est-ce pas le rôle des dictionnaires d'enregistrer et de préserver ce qu'on veut soustraire à l'oubli, forme qu'emprunte ici Morgan Le Thiec, qui rejoint tout à la fois ses préoccupations professionnelles et artistiques ? Chacune des entrées interroge le sens de mots avec lesquels l'autrice jongle comme pour mieux esquisser son parcours et le comprendre (*ailleurs, étymologie, vitraux, arbres, langue, fidélité, repères, héritage*), évoque des auteurs et autrices qui ont marqué son propre parcours (dont Émile Ollivier, Gwenaëlle Aubry, Kim Lefèvre, Agota Kristof, Annie Ernaux, Élise Turcotte, Aline Apostolska, Abla Farhoud, Victor Teboul, Marie Cardinal, Nancy Huston), des lieux imprégnés de souvenirs marquants, de filiation ancestrale, sans oublier l'importance qu'elle accorde aux mots et qui constitue ici le véritable ciment de l'entreprise de reconstruction. « J'ai choisi le dictionnaire, écrit Morgan Le Thiec, car ce sont bien les mots que je souhaite fouiller et dont je désire m'approprier. » Preuve, s'il en est, qu'il s'agit bien d'un exercice littéraire en quête de la forme qui épousera au mieux le projet *d'excavation des mots dans l'exil*.

Qu'il ait ou non vécu une expérience semblable à celle qui est rapportée ici, le lecteur trouvera dans ce dictionnaire mélancolique, qui comporte une soixantaine d'entrées, matière à réflexion, voire à rêverie concernant son propre parcours. Que les aléas de la vie nous aient ou non invités ou forcés à l'exil, personne n'échappe au besoin, un jour ou l'autre, de questionner, de sonder, d'éclairer son propre parcours. Qu'importe alors la teinte des dictionnaires qui sont à notre portée, nostalgique ou mélancolique, l'important est qu'ils nous soient d'un secours certain, comme cela l'a manifestement été pour Morgan Le Thiec. Et comme pour tout dictionnaire, on s'y replongera avec plaisir.

Jean-Paul Beaumier